

SANTÉ

Arthrose ou arthrite?

Maladie chronique ou maladie aiguë, les douleurs articulaires n'ont pas la même évolution. Elles impliquent donc des traitements différenciés. **PAGE 16**



KEYSTONE

«**UN JUIF POUR L'EXEMPLE**» Jacob Berger porte le roman de Chessex à l'écran. Un travail d'adaptation et de mémoire magistral.

«Le saindoux, une graisse poisseuse animale»



Les nazis, on ne les dérange pas... jusqu'au meurtre. VEGA FILM

PROPOS RECUEILLIS PAR
RAPHAËL CHEVALLEY

Auteur de grands reportages documentaires, également connu pour sa chronique d'actualités incisive diffusée à la fin du téléjournal, Jacob Berger réalise des films d'une rare acuité. Après «Les anges», l'histoire d'une enfant des rues à Barcelone, «Aime ton père», un récit de filiation avec Guillaume et Gérard Depardieu, et «1 Journée», une brillante démonstration de l'incomplétude fondamentale du regard, le cinéaste anglo-suisse livre son quatrième long-métrage de fiction, l'adaptation d'«Un juif pour l'exemple» de Jacques Chessex. Rencontre.

Jacob Berger, quelle a été votre réaction en lisant le livre?

Je me suis rendu compte de son sens politique, non seulement par rapport à l'acte de mémoire, mais aussi par rapport au climat politique actuel et à toutes les passerelles qu'on peut tirer entre les années 1930 et aujourd'hui. Quand on lit ou on regarde les nouvelles, il y a un dilemme moral, un moment où ça bascule dans l'inacceptable, comme le cadavre du petit Syrien sur la plage, ou le sort des migrants à Lampedusa. Cette question est au cœur du livre.

Le style de Chessex est concis et précis. Quel a été le parti pris pour l'adapter?

Il a des phrases cinglantes, façonnées avec une inventivité déconcertante, comme «Payerne,

ville confite dans la vanité et le saindoux». La vanité est un concept moral et le saindoux une espèce de graisse poisseuse animale. Tout est dit. Il fallait répondre à cette force et cette beauté par une beauté esthétique et la mettre en contraste avec la barbarie. Les phrases de Chessex avancent à découvert et disent: «Je suis une putain de phrase, je vais te bluffer. Lis-moi bien parce que tu ne vas pas me revoir.» Il fallait faire la même chose avec les plans et donc procéder par tableaux. Chaque plan devait être une photo animée et composée, et il fallait y faire fonctionner les personnages.

Vous utilisez des anachronismes. Hier les juifs, aujourd'hui les migrants, n'est-ce pas réducteur?

Dit comme ça, c'est réducteur. A l'époque, il y avait des réfugiés qui étaient refoulés de Suisse. Aujourd'hui, ils sont refoulés partout en Europe. En ce sens, il y a une similitude, mais c'est surtout le discours politique actuel qui ressemble furieusement à celui des années 1930 et 1940. Il y a des régimes de plus en plus autoritaires partout autour de nous... Le mélange des époques, c'est aussi l'histoire de l'écrivain qui se plonge dans une mémoire où les choses se confondent. Et

puis, les années 1940 sont un stéréotype. La traction Citroën, l'imper, le chapeau, c'est tout un cinéma. Une fois qu'on est dedans, on n'en sort plus et on se dit que c'est du passé. C'est une image d'Epinal et je ne voulais pas tomber là-dedans.

Comment vous êtes-vous documenté sur Jacques Chessex?

Son livre est un mémorandum journalistique avec une force poétique insensée, mais très factuel, sans psychologie, qui décrit la situation dans la Broye, les nazis, les juifs, le meurtre. J'ai été bluffé, alors j'ai commencé à lire

tout Chessex. C'est un personnage complexe, avec des facettes pas toujours plaisantes. Je me suis intéressé à son histoire, à celle de son père, et j'ai eu la tentation de faire plus qu'«Un juif pour l'exemple». Alors j'ai fait machine arrière et je me suis concentré sur son enfance. Pour cela, j'ai dû puiser dans ses autres livres.

Avez-vous la volonté de changer le regard des Suisses sur leur histoire?

Tous les pays ont besoin de mythes, mais ce que la Suisse raconte sur elle-même pendant la Deuxième Guerre mondiale est inexact. Selon l'histoire officielle, il n'y avait pas de nazis, alors qu'en 1942, non seulement il y avait des nazis, mais aussi le risque que le pays bascule dans le troisième Reich. On a le mythe d'une Suisse imprenable, mais il y a un moment où on se dit que, si les Allemands gagnent en Russie, c'est cuit. Du coup, on fait attention à ne pas fâcher «nos nazis», parce qu'ils pourraient devenir des gens importants. ○

L'HISTOIRE QUI NOUS HANTE

Avril 1942, à Payerne. Un jeune garagiste imbibé d'idéologie nazie (Aurélien Patouillard) convainc une bande de bras cassés d'offrir un cadeau d'anniversaire à Hitler en tuant un juif de sang-froid. Ils jettent leur dévolu un peu par hasard sur Arthur Bloch (Bruno Ganz), un marchand de bétail bernois... Profondément marqué par ce meurtre, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, Jacques Chessex (1934-2009) avait suscité la controverse en écrivant «Un juif pour l'exemple». Aujourd'hui, le cinéaste Jacob Berger en livre une version cinématographique, qui joue subtilement avec les anachronismes (bâtiments, voitures, uniformes, affiches de propagande) et la présence fantomatique du romancier (joué par André Wilms). Dès lors, non seulement l'histoire hante encore tout un coin de pays, faute d'avoir accompli le devoir de mémoire qu'il aurait fallu faire en son temps, mais elle fait aussi écho au climat politique actuel, tout en racontant Chessex. Un modèle d'adaptation réflexive! ○

INFO

«Un juif pour l'exemple»:

A l'affiche dès demain et en présence de Jacob Berger, samedi 17 septembre 18h15, cinéma Apollo, Neuchâtel, et 20h15, cinéma Scala, La Chaux-de-Fonds. Egalement dans le cadre du FFFH, dimanche 18 septembre, 18h, cinéma Rex, Bienne.

FFFH, douzième prise

Du 14 au 18 septembre, le Festival du film français d'Helvétie (FFFH) propose aux cinéphiles biennois et d'ailleurs une douzième édition prometteuse, forte de plus de cinquante films, pour la plupart inédits, et agrémentée d'une kyrielle d'invités de marque. A commencer par Stéphane Brizé qui viendra présenter demain soir son adaptation du roman de Maupassant, «Une vie». Jeudi soir, Joachim Lafosse fera de même pour son dernier film en date, le passionnant «L'économie du couple».

Vendredi, en fin d'après-midi, l'heure sera à la comédie sociale avec «Cigarettes et chocolat chaud», projeté en présence de sa réalisatrice Sophie Reine. Le soir venu, la cinéaste Marie-Castille Mention-Schaar et sa jeune actrice Noémie Merlant nous feront entrer dans les arcanes de l'indispensable «Le ciel attendra».

Samedi après-midi, Muriel et Delphine Coulin («17 filles») seront de la partie avec l'impressionnant «Voir du pays» qui retrace le stage de décompression de deux jeunes soldats françaises de retour d'Afghanistan. Leur

succéderont Jean-Pierre et Luc Dardenne qui se livreront sur le mode de l'abécédaire révélateur dans le cadre de la désormais traditionnelle Rencontre du FFFH, avant d'accompagner en soirée la première suisse de leur imparable «La jeune fille inconnue».

Dimanche matin, Nicolas Wadimoff répondra aux questions des spectateurs sans doute très titillés par son documentaire «Jean Ziegler, l'optimisme de la volonté». Sur le coup de 12h30, Valérie Müller, coréalisatrice de «Polina, danser sa vie» (où joue Juliette Binoche), présentera cette fiction sur la danse dont on dit grand bien. De leur côté, les inimitables Fiona Gordon et Dominique Abel («La fée») nous guideront dans «Paris, pieds nus», leur dernier bijou burlesque, tandis que Jacob Berger présentera «Un juif pour l'exemple» en fin de journée... Oui, le cœur du cinéma français et francophone battra bel et bien à Bienne!

○ VINCENT ADATTE

○ Bienne, Festival du film français d'Helvétie, du 14 au 18 septembre. Programme détaillé sur www.fffh.ch

LA CRITIQUE DE... «PORT-DANUBE»

Frontières effacées

Historien, expert en sciences humaines? Serait-ce la carte d'identité de l'artiste aujourd'hui, celui qui recherche l'ordre, ou plutôt qui régit le désordre universel?

Pour illustrer la cause de la Mitteleuropa où littérature et musique ont été intimement liées à l'histoire, le château de Cormondèche a ouvert sa saison musicale, samedi et dimanche, au bord du Danube. Pour conduire «Port-Danube» de Vienne jusqu'au delta du fleuve, et après avoir présenté ce concert récemment au théâtre Montparnasse à Paris, on ne pouvait rencontrer meilleurs interprètes que le trio Robert Bouverier, récitant, Vadim Sher, pianiste et arrangeur, et Dimitri Artemenko, violon classique et tzigane.

Revenons à Vienne, au texte de Gérard de Nerval, à la petite valse de Johann Strauss, poursuivons avec le poète Miklos Radnoti et la mélodie hongroise rendue par Fritz Kreisler et les danses de Johannes Brahms. Reprenons la route avec Victor Hugo et le Danube en colère caractérisé par une Doïna roumaine qui a inspiré Bela Bartok. Des scènes villageoises où violon tzigane et piano se présentent comme un don, là où circule une multitude de courants, relevons la mélodie slovaque, le traditionnel serbe ou Nicolas Gogol évoquant «Une nuit de mai». On n'oubliera pas l'émouvante «Chanson de l'émigrant» de Benjamin Fondane, le «Chemin sans fin» de Sergueï Banevitch.

De Vienne au delta du Danube, la musique ne tarira pas. ○ DENISE DE CEUNINCK

MÉMENTO



NEUCHÂTEL Matt Mathews en live.

Chanteur et multi-instrumentiste, Matt Mathews est un conteur d'histoires. Au fil de «Promised Land», son premier album solo, il nous ouvre son monde intérieur et nous connecte à notre propre univers émotionnel en réveillant un souvenir enfoui, une émotion fugace, une espérance intense. Fruit d'un songwriting racé, cet opus de 11 titres dévoile des atours tantôt indie-rock tantôt pop-folk, dans une odyssée musicale envoûtante. L'artiste s'arrêtera au Salon du Bleu café ce vendredi, à 21 heures.